

LA TORTUE

(Nouvelle)

PAR HENRY BORDEAUX
de l'Académie française

Mon voisin de campagne a dans son jardin une tortue qui excite la curiosité des enfants. A moi, elle me rappelle de très vieux et plaisants souvenirs qui datent de l'heureux temps de collège.

Notre professeur d'histoire naturelle, M. Traversette, nous ayant parlé avec vénération et presque lyrisme de cet animal immuable, quasi éternel, pareil dans son calme stagnant et sa durée aux dynasties de l'ancienne Egypte, nous prêtâmes une attention particulière à la tortue minuscule que le concierge du lycée, horticulteur distingué, l'excellent M. Crupillouze, n'avait pas craint d'installer dans son jardinet, en compagnie de plantes rares qu'il pensait protéger par cet intermédiaire.

—Elle a toute sa taille, nous expliqua celui-ci, un sécateur à la main, bien qu'elle soit dans la fleur de son adolescence. Elle ne changera plus et nous survivra.

—Attends un peu, me souffla à l'oreille mon camarade Auguste Milan, je vas lui montrer si elle est immuable et pareille aux dynasties égyptiennes.

Je regardai Milan: il avait son sourire des bons tours. Que dissimulait-il sous cette phrase menaçante? Je le savais ingénieux, rusé, fertile en ressources, expert en combinaisons, toujours à l'affût d'inventions nouvelles. Il a tenu ce qu'il promettait, ayant choisi d'instinct la carrière qui exige incontestablement aujourd'hui le plus d'imagination, je veux dire celle des affaires. Quel sort infligerait-il à la tortue de M. Crupillouze?

Je ne tardai pas à en être informé. Nous étions tous deux externes libres. Aussitôt après l'étude, comme nous sortions ensemble, il me proposa de l'accompagner.

—Où donc?

—Tu verras.

Il commença par réclamer au prochain bureau de poste un Bottin qu'il feuilleta rapidement d'un doigt sûr, puis il me fit les honneurs d'un fiacre qu'il me laissa le soin de payer. Après avoir roulé le long des quais, aux abords du Châtelet, nous nous arrêtâmes devant une boutique sombre encadrée de deux marchands d'oiseaux. Cette boutique était noire de tortues: il y en avait de toutes les grandeurs, des petites, des moyennes et d'énormes, des rondes et des ovales, les unes montrant leur petite tête mince et agitant leurs pattes, grouillant dans le vide, les autres recueillies, renfermées en elles-mêmes comme des philosophes.

—Choisissez, mes petits amis, choisissez, nous dit une voix mielleuse de vieille femme tapie au fond de la pièce et qui, ventripotente et courte, ressemblait elle-même à sa marchandise.

—Je veux un abonnement, déclara Milan.

Un abonnement! Ni la marchande ni moi n'y comprenions goutte. Il s'expliqua, dut recommencer ses explications pour plus de clarté, obtint finalement gain de cause moyennant un prix raisonnable, et emporta, dans une boîte percée de trous comme un clocher de Bretagne, une petite tortue, à peine plus grosse que celle du concierge.

Le lendemain matin, M. Crupillouze nous arrêta à la porte pour nous confier le souci qui le tourmentait:

—Venez voir ma tortue, nous demanda-t-il. Je ne sais pas si je me trompe, mais il me semble qu'elle a grandi. Je n'en suis pas très sûr et je vous prie de la bien considérer.

—Je ne trouve pas, certifie Milan d'un ton docte après l'enquête. N'est-elle pas d'ailleurs immuable et pareille aux dynasties de l'ancienne Egypte?

Le jour suivant, le doute ne fut plus possible, la tortue avait augmenté. Pas beaucoup, mais sensiblement. Et le lendemain un peu plus. Et encore le surlendemain. Un phénomène extraordinaire se passait dans le jardinet de M. Crupillouze. Le professeur d'histoire naturelle, dûment convoqué chaque ma-

tin, constatait le fait, mais ne l'expliquait pas. Sa science était en défaut. Il avait beau relire ses traités et consulter les bons auteurs: cette étrange tortue bouleversait, avec la tradition, toutes les notions scientifiques considérées jusque-là comme acquises. Ses progrès étaient constants plutôt que rapides. Elle augmentait de poids, et de volume avec une ponctualité qui devait être soumise à des lois,—à des lois encore insoupçonnées des naturalistes. Peu à peu elle devenait considérable, formidable, effroyable. Elle gonflait comme la grenouille qui veut égaler le bœuf. En deux mois elle acquit des dimensions exceptionnelles dans le monde des tortues. C'était exactement la plus grosse tortue qu'on pût voir. Sa carapace aurait pu servir de bouclier à un guerrier romain. Qui s'y serait attendu, devant l'acquisition première du concierge que ce miracle flatte dans ses goûts romanesques? Et tout le quartier, intéressé à ce développement anormal, envahissait le jardinet de M. Crupillouze qui bientôt serait trop petit pour abriter un tel monstre. On piétinait les parterres, on écrasait les plantations méprisées, on ne s'occupait plus que de la tortue.

Mais quand je sortis ce soir-là avec Auguste Milan, je remarquai son air renfrogné.

—Le succès est complet, lui dis-je. Tu dois être content.

—Pas du tout, me répondit-il.

—Et pourquoi?

—Il n'y a pas dans tout Paris de tortue plus avantageuse. Nous avons atteint la limite.

—Il faut bien qu'il y en ait une.

Ce fut lui, cette fois, qui demanda: —Pourquoi?

Ainsi annonçait-il cette ambition que dans les affaires rien ne devait arrêter, pas même l'inexistence des mines sur lesquelles il spéculerait.

Derechef il m'emmena chez la marchande qui ne put que lui renouveler l'aveu de sa pénurie, dont il me parut très affligé, bien qu'il s'y attendit. Tout à coup, il s'agita, comme un Archimède qui a résolu son problème:

—J'ai trouvé, cria-t-il. Ne nous frappons pas: j'ai trouvé.

Et il emporta la tortue de l'avant-veille, celle qui précédait immédiatement dans la série ascendante l'animal merveilleux dont tout le lycée et le voisinage venaient de contempler l'épanouissement. Il l'emporta non sans peine; et comment il précédait, de nuit et par effraction, à ses substitutions audacieuses, je ne l'ai jamais bien su, car il n'avait pas besoin de complices et se souciait peu d'en avoir.

Le lendemain nous regardâmes avec une attention surexcitée l'excellent M. Crupillouze qui, récoltant pour lui-même la gloire de son jardin, promenait à travers la loge, sous la voûte et dans les corridors, une mine triomphante. Il paraissait beaucoup moins sûr de lui. Quelque chose, visiblement, le tracassait. Aussitôt, l'interview commença:

—Et votre tortue, M. Crupillouze? Toujours en progrès?

—Non, confessa-t-il humilié, elle est stationnaire.

—Stationnaire? ce serait bien étonnant.

—C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Et même, ne le répétez pas, je crois qu'elle diminue.

Car, nous voyant les plus avides d'information, il nous avait pris pour confidents.

—Ce n'est pas possible, M. Crupillouze!

—Venez voir et jugez par vous-même.

En présence du cas, nous gardâmes le silence pendant quelques instants raisonnables pour donner du prix au résultat de nos comparaisons. Puis nous protestâmes avec la meilleure mauvaise foi du monde que la tortue n'avait pas diminué: nous ne réussîmes pas à calmer son inquiétude. Cette inquiétude augmenta le lendemain, en même temps que la différence dans les dimensions de l'animal s'accroissait davantage. Et les jours suivants, elle se transforma en anxiété, puis en angouisse. On eût dit que M. Crupillouze était frappé dans son orgueil. La tortue désenflait, se

SA MORT N'EST QU'UNE
QUESTION D'HEURE.

MGR. PATRICK C. HAYDEN, recteur de la Cathédrale Ste Marie et vicaire-général du diocèse de Natchez, qui est à l'Hôtel Dieu souffrant de paralysie générale. Son état était, à l'heure où nous mettons en presse, considéré comme désespéré, et l'on ne croyait pas à l'hôpital qu'il vivrait plus de quelques heures. Il est âgé de 72 ans.

LE CARDINAL MERCIER NE VEUT
PAS INAUGURER SA STATUE

Le cardinal Mercier, primat de Belgique, ayant appris qu'un comité se formait à Malines dans l'intention de lui élever une statue, vient d'écrire au président de ce comité pour le conjurer de n'en rien faire.

L'éminent prélat remercie spirituellement les promoteurs de cette flatteuse entreprise, mais déclare qu'il considère les glorifications de ce genre comme strictement réservées aux gens qui ne sont plus de ce monde:

—Or, ajoute Son Eminence, je ne tiens pas à être compté tout de suite au nombre de ceux-là!

VARSOVIE ACCEPTE

Paris.—Une dépêche de Varsovie dit que le gouvernement polonais accepterait sans réserves la solution du problème de la Haute-Silésie.

contractait, rapetissait. Elle revenait progressivement à des proportions moyennes. Jusques à quand continuerait-elle cette nouvelle évolution? Reprendrait-elle peu à peu ses proportions premières? A coup sûr, ce phénomène dépassait de beaucoup, en importance zoologique, celui de l'accroissement. Le digne M. Traversette, notre professeur d'histoire naturelle, pensa en perdre la raison. Il convoqua des confrères, le directeur du Muséum en personne: ceux-ci se moquèrent de lui, ne voulurent pas entendre ses déclarations jusqu'au bout. Jamais, de mémoire de naturaliste, on n'avait observé rien de pareil. Furieux de cette systématisation scientifique, il nota sur un carnet la diminution quotidienne de la tortue ensorcelée, aux fins d'en rédiger un rapport pour l'Académie. Et comme la diminution suivait exactement le même processus que l'augmentation, il entrevit une loi dont la découverte lui vaudrait une revanche sur ces Messieurs de l'enseignement officiel et le conduirait lui-même à la réputation et peut-être aux honneurs.

La tortue redevint exactement ce qu'elle avait été. Après quoi, brusquement, par une dernière fantaisie, Milan lui substitua la plus grosse, puis revint à la plus petite. Des écarts aussi considérables inspirèrent de doutes à M. Traversette sur l'authenticité de l'aventure, et il n'en parla jamais plus; mais M. Crupillouze qui avait besoin de croire, après un effarement dont il se remit, continua de regarder chaque matin, avec respect, la bête mystérieuse revenue, après tant d'épreuves, à l'immutabilité, et il conserva toujours des notions spéciales sur les mœurs des tortues.

HENRY BORDEAUX.

UNE VISITE DANS UNE
PLANTATION LOUISIANAISE

Les banquiers venus à la Nouvelle-Orléans pour assister à la Convention de 1921 sont allés jeudi dernier, en compagnie de leurs dames et de leurs hôtes néo-orléanais, à la plantation Godchaux, de Réserve, Lne.

Prenant vers neuf heures du matin, le steamer Capitol, on partait, en remontant le Mississippi, vers Réserve, voyage exquis et des plus jolis, et on arrivait à deux heures à destination. Vers midi un lunch avait été servi à bord du bateau et un groupe de ménestrels nègres amusèrent les passagers tout le long du voyage par leurs mélodies et lullabies et donnèrent au voyage l'aspect du bon vieux temps lorsque les palais flottants du Mississippi étaient les seuls moyens de communication reliant les villes situées à proximité du grand fleuve. Des rafraîchissements (aussi des bons vieux temps) étaient servis tout le long du voyage et les banquiers se souviendront toujours de cette hospitalité méridionale et ils sauront, s'il ne le savait pas avant, que la "Southern hospitality" n'est pas une vaine phrase, mais une chose réelle. Reprenons notre voyage. Nous arrivons donc à Réserve vers deux heures de l'après-midi; on débarque; quelle foule: huit cents délégués représentant des banques de tout les Etats-Unis, accompagnés pour la plupart par leurs dames, ainsi qu'un grand nombre de banquiers néo-orléanais et (ne les oublions pas) un grand nombre de représentants de la presse venus de tout le pays se dirigeant vers la plantation.

La première vue, une jolie maison de campagne à droite, véritable petit château qu'entoure une pelouse magnifique; au centre, au fond, à un demi mille de la route, l'on voit une immense usine et à gauche un petit village africain—oui, si vous connaissez l'Afrique vous devez vraiment vous y croire. Nous descendons donc premièrement vers la raffinerie. Quelle propreté, c'est la première chose que l'on aperçoit en entrant; l'on mangera sur le parquet.

"Tenez regardez cet escalier roulant, une jeune dame me dit. "Mais ce n'est pas un escalier roulant, mademoiselle," dit un ouvrier qui passait, "venez ici, vous allez voir." Naturellement que je n'avais pas besoin d'une invitation personnelle, j'allais aussi voir; "l'escalier roulant," comme l'appelait la dame, était tout simplement le "carrier," autrement dit le transporteur mécanique de cannes à sucre. La canne est transportée par ce "carrier" sous une presse qui l'écrase et en retire ce qu'on appelle le vin de canne. Ce vin de canne va d'abord se loger dans une grande cuve, où il reste jusqu'au moment où on le transfère dans la chaudière où la première cuisson est faite. Un chimiste est là tout le temps. Il faut que la cuisson soit exacte, pas une minute de plus ou de moins, paraît-il, puis lorsque le vin de canne a assez bouilli, on ouvre les robinets et il va se refroidir dans une citerne souterraine; c'est maintenant du sirop, du bon sirop de canne, du vrai caramel—je vous demande pardon si je vous fais languir. Donc voilà nous avons du sirop et maintenant il est refroidi. Nous allons alors faire cuire le sirop, la seconde cuisson; ce sirop cuit devient du sucre roux, il est alors passé dans un produit colorant quelquefois on emploie le noir animal ou du soufre ou encore des produits chimiques récemment découverts.

Le sucre maintenant en morceau passe dans un grand bac où un moteur centrifuge le raffine.

Nous avons maintenant du sucre en poudre, bien bon et blanc.

Quelle jolie plantation et raffinerie de sucre que cette usine Godchaux! M. Edward Godchaux, qui dirige cette fabrique modèle, est vraiment un directeur compétent.

Invité en compagnie d'un grand nombre de banquiers à aller prendre quelques rafraîchissements dans le joli chalet de M. Godchaux, nous y fûmes reçus d'une façon des plus méridionales. C'était pour les visiteurs une autre preuve que l'hospitalité du Sud est une réalité.